

MARCHE JACQUAIRE 2011

DE MARTIGNY A GENEVE

EN LONGEANT LA RIVE SUD DU LEMAN



REMERCIEMENTS

A Henri, qui a guidé nos pas de Martigny à Saint-Gingolph

A Nicole, Delfo, Laurence, Daniel, Alain, Camille et tous les autres, qui ont pris le relais avec compétence sur territoire français

A Monique, qui nous a promenés dans la campagne genevoise et nous a fait découvrir les nectars de la région

A Jean-François, l'érudit, qui nous a fait partager sa passion pour l'histoire et l'art, et dont les enseignements m'ont été très utiles à la rédaction de ce texte

A René et Arabella, pour la précieuse animation spirituelle qui a fait de cette magnifique marche un véritable pèlerinage

A Jean-Max, pour sa disponibilité et sa « bonne conduite »

A Adrien, qui a planifié cette très belle semaine

A Nicole et Laurence, encore, pour leur sourire permanent et contagieux

A tous les pèlerins, pour leur amitié

A toutes les pèlerines ; en paraphrasant Brassens (*Les Passantes*), je dirais :
A nos compagnes de voyage
Dont les yeux, charmants paysages
Font paraître court le chemin.

Merci à tous

SAMEDI 2 JUILLET 2011. DE MARTIGNY A SAINT-MAURICE

Ce samedi 2 juillet à 8 h 58, un train fort vétuste s'arrête sur la voie 3 de la gare de Vevey. Cet événement anodin n'aurait aucune importance en soi s'il ne mettait en exergue un phénomène très curieux généré par les marches pérégrines : l'abolition de l'espace-temps. Sur le marchepied redoutable du wagon que j'ai choisi d'occuper se dresse la silhouette de Monika qui m'invite à la suivre et à rejoindre Arabella et René, déjà installés dans le compartiment. C'est là que j'en arrive à mon abolition du temps : j'ai l'impression de poursuivre une conversation entamée il y a six mois ou un an, sans interruption ; on retrouve la même amitié, la même certitude de partager des intérêts esthétiques, culturels et religieux communs.

René a amené sa guitare et des carnets de chant qu'il se propose de nous faire chanter durant nos moments de méditation. Arabella a pris la peine de traduire un certain nombre de textes se trouvant dans la « Pilgerapotheke », petites phrases suscitant une prise de conscience et une réflexion tout au long du chemin.

Le trajet est bref. A 9 h 37 déjà, nous arrivons à **Martigny** où nous retrouvons les autres participants. Il y a des visages connus : Adrien, Claude et Claude, Henri, Hans et Antoinette, Katherine, et de nouveaux compagnons : Marie-Loup, André et Marianne, Mario. Monique nous rejoindra lundi à Montreux, et Jean-Max ce soir à Saint-Maurice ; pour l'heure, c'est Adrien qui conduit le bus où nous chargeons nos bagages, et peu après 10 h, nous nous mettons en route à la suite d'Henri, qui sera notre Grand Timonier sur la première partie de notre périple helvétique. Nous passons devant la belle statue du **Minotaure**, créée par **Hans Erni**, l'une des œuvres que la Fondation Gianada a offertes à la commune pour embellir ses carrefours.

Nous passons sous la **tour de la Bâtiaz**, ancienne forteresse du 13^{ème} siècle fièrement campée sur son promontoire rocheux, puis, par des chemins ombragés et agréables, nous marchons en direction de **Vernayaz** et sa cascade de **la Pissevache** ; c'est à l'ombre des grands arbres, bercés par le grondement de la cascade, que nous mangeons notre pique-nique. Malgré la réduction de son débit, imposée par la nécessité de détourner une partie de la rivière pour faire tourner les turbines de l'usine hydro-électrique, la chute d'eau demeure imposante et belle. Jadis, dans mon enfance, c'était une cascade fournie d'où émanait une force sauvage ; aujourd'hui, elle ressemble davantage à cette cascade que j'ai vue l'été dernier en Norvège, large et fine, translucide, que les Norvégiens appellent poétiquement le « Voile de la Mariée ».

Après le pique-nique, nous buvons un café au restaurant posé au bord de la route, et nous continuons notre chemin, passons à côté de l'éolienne tournant paisiblement malgré la violence du vent qui, en ce bel après-midi ensoleillé, balaie farouchement la plaine du Rhône.

14 h 45. Nous arrivons à **Evionnaz**. L'église de cette petite commune est le lieu choisi par Henri pour la première de nos méditations quotidiennes. A l'entrée de l'église, une affichette nous souhaite la bienvenue, attention fort sympathique de la part de nos hôtes valaisans.

René et Arabella animent ce moment de recueillement qui, tout au long de la semaine, sera consacré à la non-violence.

Lecture d'un texte sur la vie de Martin Luther King (voir annexe). Chansons de pèlerinage contenus dans le petit recueil vert que René a imprimé à notre intention.

Nous poursuivons notre route et faisons halte à **Vérolliez**, où la Tradition situe le martyr de la Légion Thébaine.

Une bâtisse carrée. A l'intérieur, au-dessus du maître-autel, un tableau représente la décapitation de saint Maurice ; l'artiste n'a pas tenu compte de l'origine ethnique du saint, né en Egypte, le premier saint noir du martyrologue chrétien. Légende ou vérité historique ? Nous ne trancherons pas. **Jacques de Voragine**, dans la légende dorée, parle des martyrs de la Légion Thébaine. L'écrivain **Gonzague de Reynold**, dans son ouvrage *Contes et Légendes de la Suisse héroïque*, nous offre un texte magnifique qui, sans citer nommément Maurice, ne laisse planer aucun doute sur l'identité du martyr ; voici quelques extraits de ce texte :

"Le Chef de la Légion chrétienne était un homme grand et noir, maigre, avec de longues jambes serrées dans les cothurnes, le genou nu. Il portait sur sa tunique une armure couverte d'écailles et figurant, aux épaules, des gueules de lion. De son casque descendait une crinière rouge.

Son aspect était superbe et guerrier. Mais son visage était doux, ses yeux étaient candides. ...

L'empereur lui dit : - Les dieux exigent que tu sacrifies toi-même la prochaine victime.

César, je suis chrétien : tu le sais ! ...

... par petits détachements, les chrétiens furent emmenés et frappés de verges. Pas un ne résista, pas un ne cria grâce. ... par centaines, on les précipitait dans la gorge. Ils trébuchaient et rebondissaient, et finissaient par choir sur les pieux où ils s'empalaient. ... Les derniers martyrs roulaient sur les corps entassés qui amortissaient la chute : on les achevait d'en-haut, à coups de flèches. Quatre mille périrent de la sorte. ...

Un nègre posa la main sur l'épaule du Chef qui s'agenouilla, et, tirant son cimeterre, le balança, l'abassa, frappa. La tête roula sur l'herbe. ...

La nuit vint cependant; une nuit d'apaisement; une nuit alpestre, fraîche et claire. ...

Une ville apparut dans le ciel, lumineuse, ceinte de remparts, avec des coupoles, des tours, des portiques. ... Un temple la dominait, dans lequel brillait une grande flamme triangulaire.

Et l'empereur vit la Légion chrétienne monter glorieusement les escaliers qui menaient à la ville. Ses soldats avaient tous une auréole autour du casque éblouissant; on voyait leurs blessures. Le Chef était à cheval, devant eux; il tenait sa tête dans ses deux mains."

Nous arrivons vers 17 h au Collège Saint-Maurice et nous nous installons dans l'immense dortoir, au 4^{ème} étage de l'édifice.

Puis, à 18 h, nous nous rendons à l'église paroissiale pour participer à la messe. Sous l'autel, une châsse renferme les reliques de saint Sigismond, qui a fondé, en 1515, l'abbaye de Saint-Maurice. Ce roi burgonde fut canonisé malgré le fait, négligeable, qu'il a assassiné ses enfants pour se maintenir au pouvoir – l'un des mystères de la religion catholique...

Le curé de la paroisse accueille chaleureusement notre groupe. Dans son homélie, il nous engage à consacrer une semaine à Dieu et à nous laisser « bronzer au soleil de son Amour », une fort jolie formule.

A l'issue de la messe, nous entonnons le chant des pèlerins *Ultreia*.

A 19 h 15, nous nous retrouvons dans le vaste réfectoire pour partager notre repas – salade, pâtes et poulet panné, fruits.

Jean-Max, notre vaillant garde suisse, nous rejoint ; c'est lui qui pilotera le bus dès demain.

J'écris ces lignes devant l'entrée du collège, charmé par le gazouillis des oiseaux qui chantent à tue-tête.

Les beaux arbres, qui, jadis ornaient la place, ont été abattus : il semble que d'importants travaux sont prévus la semaine prochaine pour réaménager cette place.

DIMANCHE 3 JUILLET. DE SAINT-MAURICE A AIGLE

Après le petit déjeuner, nous allons admirer les vitraux de l'abbatiale, qui relatent le martyre de la Légion Thébaine. Il est 8 h, et des rayons de soleil font resplendir les chaudes couleurs du verre. Un office a lieu dans l'église abbatiale, et nous devons nous passer des commentaires dont René avait prévu de nous faire bénéficier.

Nous repartons et, peu avant 9 h, arrivons à **Massongex**.

Quelques minutes d'arrêt pour contempler la célèbre mosaïque romaine représentant deux pugilistes, l'une des plus belles de Suisse. La vigueur réaliste donnée aux personnages montre qu'il s'agit là de l'œuvre d'un artiste habile, formé au sud des Alpes. Il y a quelques années encore, nous ne pouvions voir cette mosaïque que de l'intérieur du restaurant du *Caveau romain*, et à l'envers. Aujourd'hui, le mur a été percé et un vitrage nous permet d'admirer la mosaïque de l'extérieur du bâtiment – et à l'endroit.

Massongex est situé sur l'emplacement de la ville romaine de Tarnaiiae, appellation dérivée du nom du dieu celte du Tonnerre, Taranis. Les vestiges de deux bâtiments importants de Tarnaiiae ont été découverts ici : d'une part un temple dédié à Jupiter (dieu romain du Tonnerre), d'autre part un vaste établissement de thermes publics, dont la mosaïque aux boxeurs ornait l'une des pièces (J.H. Farnum, Guide romain de la Suisse, Payot, 1975)

A 9 h, nous traversons le Rhône, qui roule ses eaux verdâtres sous le pont de béton, et longeons le fleuve sur sa rive droite. L'église de Massongex se dresse sur la rive que nous venons de quitter, imposante avec son abside semi-circulaire.

Marche agréable sur une route goudronnée où les seuls véhicules à circuler sont quelques bicyclettes.

9 h 40. Petit arrêt au bord du Rhône. La Cime de l'Est (la dernière des Dents du Midi) se détache dans le ciel bleu.

10 h. Nous longeons **la Gryonne**. 10 h 40. Nous faisons une petite pause au bord de la rivière avant de poursuivre notre route sur un chemin délicieusement ombragé, bercés par le murmure de l'eau. Le cours de la rivière a été canalisé, il y a quelques années, pour contenir les crues. De multiples petites « cascades » jalonnent son cours presque rectiligne.

Le soleil brille, la température ambiante est fort agréable. Des oiseaux chantent.

Peu avant midi, nous arrivons à **Antagne**. Une fontaine nous offre une eau fraîche à souhait. Deux ânes s'ébrouent dans un pré. Au loin, nous voyons la colline de **Saint-Tryphon**.

Nous nous arrêtons pour pique-niquer à l'ombre d'un tilleul titanesque. Calme absolu ; beauté de la Nature ; sieste dans l'herbe tendre.

Vers 13 h, l'on se prépare à repartir. Une montée un peu rude sur quelques centaines de mètres, puis nous arrivons au Sentier des Pèlerins qui, à travers des sous-bois, nous mène à **Ollon**, où nous arrivons vers 14 h.

Des vestiges dans la plaine d'Ollon témoignent de l'occupation du site déjà durant les temps préhistoriques. Plus tard, la voie romaine conduisant du Mont Joux au Léman traversait le territoire d'Ollon, et l'on a retrouvé des monnaies romaines, notamment sur la colline de Saint-Triphon. En 516, le roi des Burgondes, Sigismond, donna Ollon (Aulonum) à l'abbé de Saint-Maurice. La contrée d'Ollon, à cette époque, était partagée entre l'abbaye de Saint-Maurice, l'évêque de Sion, l'hospice du Saint-Bernard, les hôpitaux de Villeneuve et de Saint-Maurice. Dès le 13^e siècle, la maison de Savoie manifeste de plus en plus sa puissance.

Au cours des guerres de Bourgogne, la contrée d'Ollon tomba, comme Aigle, entre les mains des Bernois, et une grande partie de la noblesse de la contrée disparut.

L'église fut construite au 15^e siècle. Il reste de cette époque le chœur, une partie de la nef et une cloche remarquable de 1413, provenant de Saint-Triphon. L'architecture intérieure rappelle celle de l'abbatiale de Saint-Maurice, dont dépendait cette église avant la Réforme. En 1449, l'église renfermait deux chapelles, l'une dédiée à saint Michel et l'autre à la Bienheureuse Vierge Marie et à saint Maurice. L'église elle-même est dédiée à saint Victor. Il existe plusieurs saints de ce nom, mais il s'agit vraisemblablement des deux Victor recensés parmi les martyrs de la Légion Thébaine, au côté de Maurice, Candide, et d'autres.

Aux angles du chœur, on peut voir des bustes de saints sculptés du 16^e siècle et, dans le chœur, une frise peinte du 15^e siècle figurant les apôtres et une fresque de L.-F. Rouge (1939). A noter également un cadran solaire de 1735 et un milliaire romain provenant de Charpigny, l'un des plus anciens lieux historiques de la contrée d'Ollon, où l'on a découvert, en 1837, un cimetière de l'âge du bronze, l'un des plus importants du pays; la voie romaine passait sous Charpigny.

Près de l'église se trouve l'Hôtel de Ville, massif édifice de 1772 couvert d'un toit bernois. L'enseigne date de 1892. La principale fontaine, longue de 9,3 mètres, date de 1683. Le café Au Mouton possède une enseigne de 1891.

Nous nous arrêtons à l'Hôtel de Ville d'Ollon, le temps de déguster une boisson rafraîchissante ou un café.

A 14 h 30, nous partageons dans l'église un moment de méditation. Nous commençons, comme ce sera le cas chaque jour de notre semaine de marche, par chanter *Dans le soleil et le brouillard*, puis René nous parle de l'histoire de saint Maurice.

Un sanctuaire a été construit à l'emplacement d'une tombe qui contenait vraisemblablement les restes charnels de martyrs ; les premiers textes mentionnant l'histoire de la Légion Thébaine sont postérieurs de deux siècles au massacre présumé, ce qui accrédirait l'hypothèse que ce massacre est une légende. Jean-Max nous donne lecture d'un texte relatant le martyre de saint Maurice et de ses compagnons (voir annexe). Certains soldats ont probablement déserté, notamment saint Victor, qui s'est rendu à Soleure, où il a subi le martyre, et un autre soldat, dont je n'ai pas enregistré le nom, qui est allé à Zurich.

C'est en 515 que le monastère d'Agaune (Saint-Maurice) a été fondé par le roi Sigismond, comme nous l'avons déjà mentionné.

Pour ce qui concerne le thème de réflexion de notre pèlerinage, il faut remarquer que le massacre de la légion chrétienne est l'une des premières manifestations de la non-violence.

Avant de quitter le sanctuaire, nous chantons *le Déserteur* de Boris Vian.

Le village d'Ollon est riche en fontaines et en demeures anciennes à la belle architecture.

A 15 h, nous empruntons un chemin pentu qui nous mène au sommet du village dominé par son vignoble réputé.

15 h 20. Nous sommes au sommet des vignes et jouissons d'une vue imprenable sur le village d'Ollon. Nous quittons le chemin bétonné sur lequel le soleil tape comme « sur une enclume » (les aficionados du cinéma reconnaîtront un clin d'œil à *Laurence d'Arabie*) et marchons sur un beau sentier qui sinue entre les arbres. Au bord du sentier, nous voyons affleurer du gypse (plâtre) qui était exploité au 18^{ème} siècle, parfois par des femmes, qui complétaient ainsi le revenu de la ferme.

Nous arrivons à **Aigle**. Vue magnifique sur le château.

Au bas de la colline se dresse l'église Saint-Maurice que nous visitons.

Voici quelques informations concernant cette ville.

Le site d'Aigle fut habité dès la plus haute antiquité. L'âge du bronze a fourni des tombeaux, en différents endroits. On a trouvé également des traces de la présence romaine : bases de colonnes, vestiges d'un aqueduc, restes d'une villa, monnaies. La route romaine qui longeait la vallée du Rhône ne traversait pas l'emplacement actuel de la ville, mais passait dans la plaine, plus à l'ouest, près des maisons actuelles de Peutex. En 1076, l'empereur Henri IV donna Aigle au comte de Savoie qui, pendant deux siècles, en fit un vidomnat.

Le vidomne ou vidame (Vice domini, à la place du seigneur) est un officier ou délégué d'un seigneur ecclésiastique ou laïc, chargé d'administrer ses terres, d'y rendre la justice et même, parfois, de commander le contingent militaire. Il y avait, à l'époque de Savoie, des vidomnes à Nyon, Morges, Moudon, Ollon, Aigle, etc.

Plusieurs familles se partagèrent la région d'Aigle, entre autres, la famille de Compey – Jean de Compey et son fils Philippe se signalèrent, au 15^e siècle, par leur violence criminelle –, la famille Vernet, originaire de Lausanne, la famille de Loës.

Durant les guerres de Bourgogne, Aigle fut conquise par les Bernois et devint le point de départ de la Réforme en Suisse romande. En 1526, Farel s'installa à Aigle comme maître d'école sous le nom d'Ursinus. C'est tout d'abord avec difficulté qu'il tenta de prêcher la réforme en l'église de Saint-Jacques, et il fallut l'intervention des députés envoyés par Berne pour que finalement, en 1528, le culte réformé s'impose.

En 1531, Aigle dut entretenir une garnison de 2000 Bernois qui, sous le commandement de Naegeli, venaient surveiller le Valais pendant la guerre de Cappel. Ce contingent rejoignit l'armée bernoise à Payerne, à la fin de janvier 1536, pour la conquête du Pays de Vaud.

La peste fit quelques ravages à Aigle en 1348, 1428, 1564 et de 1626 à 1629.

En 1740, après de grandes pluies, les torrents des Alpes ravagèrent leurs rives et la Grande-Eau jeta l'effroi à Aigle au mois de décembre; toute la partie basse de la ville fut inondée et l'eau monta jusqu'au premier étage des maisons.

En 1798, la révolution s'opéra sans difficulté, et Aigle se rattacha au canton de Vaud. On effaça l'effigie de l'ours et on écrivit au-dessous : "Dans ce pays de liberté, on ne veut que des ours enchaînés".

*Le château d'Aigle est l'un des plus importants du canton; propriété, au 12^e siècle, des vidames soumis aux comtes de Savoie, il fut presque entièrement reconstruit après la conquête bernoise. L'enceinte, de forme trapézoïdale, est dominée par trois tours rondes et un donjon carré qui, à l'exception de la tourelle et du couronnement de mâchicoulis, est la partie la plus ancienne du château. A l'intérieur, l'habitation principale, ancienne résidence des baillis bernois, abrite aujourd'hui le **musée du vin**.*

A côté du château se trouve une grande ferme du 17^e siècle.

Dans le quartier le plus ancien, dit le Cloître, on peut voir l'église Saint-Maurice, mentionnée depuis le 12^e siècle, et qui appartenait à un prieuré, aujourd'hui disparu, fondé par l'abbaye de Saint-Maurice. Au sanctuaire roman succéda, au 15^e siècle, une église de style gothique; le clocher-porche fut érigé au 17^e siècle.

Dans la ville se trouve l'église allemande ou église Saint-Jacques, d'origine médiévale, avec un clocher de 1642; c'est en cette église, comme on l'a vu, que prêcha le réformateur Guillaume Farel (1489-1565). Farel, lors de son passage à Aigle, habita au no 10 de la rue qui porte son nom.

La rue de Jérusalem est une ruelle pittoresque bordée de maisons reliées par des passerelles couvertes.

Après la visite de l'église, nous nous rendons à la gare et, à 17 h 16, nous occupons le dernier wagon du train à destination de Saint-Maurice où nous passerons notre deuxième nuit.

A 18 h 30, nous partageons le repas du soir dans le réfectoire du collège.

L'employée qui nous sert s'appelle Marie-Noëlle et vient de l'Île Maurice (amusant, non ?). Au cours du repas, nous recevons la visite de Monseigneur Joseph Roduit, qui vient nous adresser quelques mots de bienvenue ; c'est un grand plaisir de revoir ce prélat, que la plupart d'entre nous connaissent, puisqu'il nous a accueillis lors de notre marche en étoile vers Saint-Maurice en 2002 et qu'il a organisé une marche de Martigny à Aoste sur la Via Francigena, il y a quelques années, marche à laquelle je n'ai malheureusement pas pu participer.

Notre marche d'aujourd'hui – environ 22 km, mais avec un fort dénivelé – a été magnifique ; la promenade le long de la Gryonne était romantique à souhait et les édifices civils et religieux – église d'Ollon, château d'Aigle, église Saint-Maurice d'Aigle, etc. – ont ébloui nos yeux.

LUNDI 4 JUILLET. DE MONTREUX A SAINT-GINGOLPH

Dès 05 h déjà, je ne sais pourquoi, une certaine activité se manifeste dans le dortoir. Peut-être est-ce en raison de la cadence infernale des trains qui passent sous nos fenêtres, surtout parce que nous nous sommes couchés fort tôt (21 h !). 06 h : les lumières s'allument ; on se lève, se lave, se pomponne et descend les bagages pour les charger dans le bus à 06 h 30. Petit déjeuner à 07 h, puis René commente pour nous les vitraux de l'abbatiale, qui racontent l'histoire de Maurice, depuis le départ de la Légion Thébaine qui descend le Nil jusqu'à la procession des reliques à Saint-Maurice, le jour de la fête du saint.

A 8 h 30, nous sommes rassemblés sur la voie 2, secteur A, prêts à grimper dans le train vers **Montreux**. Arrivée vers 9 h. Retrouvailles avec Monique qui commence sa marche aujourd'hui. Nous descendons ensemble jusqu'aux quais que nous longeons, passant devant la statue de Freddie Mercury ; comme toujours, des fleurs sont déposées devant la statue par des admirateurs célébrant la mémoire du chanteur.

Freddie Mercury, né sur l'île africaine de Zanzibar en 1946, est l'un des grands artistes rock de notre époque ; il a créé des liens très forts avec la ville de Montreux, jusqu'à sa mort en 1991.

Le long des quais, les arbres se succèdent, essences variées provenant des quatre horizons, comme ce magnolia américain qui nous offre encore la splendeur de ses fleurs blanches.

10 h. **Le château de Chillon** se détache dans toute sa majesté, et nous faisons un petit arrêt pour l'admirer et rappeler l'histoire du célèbre Bonivard.

*Le château de Chillon est l'un des plus célèbres au monde grâce au fameux poème de Byron *The prisoner of Chillon*.*

Faits historiques... : on peut diviser l'histoire du château de Chillon en quatre périodes :

Période primitive : l'origine du château se perd dans la nuit des temps; la position unique du rocher permettait de surveiller et de protéger la route romaine qui, d'Avenches, se dirigeait vers le Valais et le Grand-Saint-Bernard; on a retrouvé, sur la surface du rocher, des tuiles romaines et une monnaie de la seconde moitié du 4e siècle.

Au 9e siècle, il existait sur le rocher des travaux de défense. En 1005, l'emplacement semble être la propriété de l'évêque de Sion, Hugues. En 1150, le château est inféodé aux comtes de Maurienne-Savoie; l'enceinte n'était encore ni dressée, ni nivelée; elle était défendue par des tours saillantes.

Période de la domination savoisienne : au début du 12e siècle, Pierre de Savoie, surnommé le Petit Charlemagne, ajouta au Chablais, que possédaient déjà ses prédécesseurs, la plupart des terres du Pays de Vaud. Par le château de Chillon, Pierre tenait les clefs du Valais, d'une part en empêchant la noblesse vaudoise de se joindre aux évêques de Sion, toujours guerroyants, d'autre part en protégeant la route la plus fréquentée de ses Etats. Pierre fit procéder à d'importants agrandissements, déjà commencés vers le milieu du 13e siècle. Durant cette période, les souterrains du château reçurent bon nombre de prisonniers, illustres ou obscurs. Le 14e siècle s'est signalé par d'atroces persécutions contre les Juifs; en 1348, par exemple, ils furent accusés d'empoisonner les fontaines et d'être responsables de l'épidémie de peste noire; ces malheureux furent jetés dans les souterrains, torturés, de même que des chrétiens accusés de complicité. Le plus célèbre des prisonniers de Chillon est François Bonivard, prieur de Saint-Victor, à Genève; favorable à la Réforme, il s'était attiré l'animosité du duc de Savoie et de l'évêque de Genève; victime d'un guet-apens au Chalet à Gobet, près de Lausanne, le jour de l'Ascension 1530, il fut arrêté et conduit à Chillon. Il fut d'abord bien traité et logé dans une chambre près du châtelain, mais une visite du duc Charles, en 1532, changea la situation, et il fut attaché à une colonne de la prison du château, jusqu'à sa délivrance, en 1536, par l'armée bernoise. Plus tard, parlant de sa captivité, Bonivard avoue avoir quitté sa prison "à regret" lors de sa délivrance par l'armée bernoise

Période bernoise : en 1536, après avoir délivré Genève, l'armée bernoise vint assiéger la forteresse de Chillon et s'en empara. Pendant le 17e siècle, la cour de justice de Chillon s'occupa beaucoup des sorciers; en 1613, les cachots furent témoins de 27 exécutions capitales ...

Période vaudoise : en janvier 1798, les patriotes de Vevey, réunis à ceux de Montreux, s'emparèrent de Chillon sans coup férir. En 1836, le château fut changé en arsenal et en lieu de détention pour les prisonniers politiques et militaires. Le premier écrivain qui fit connaître les noms de Chillon et de Bonivard fut J.-J. Rousseau, dans son roman La Nouvelle Héloïse, mais c'est surtout Byron, par son poème, en 1816, qui popularisa l'antique donjon et son prisonnier, comme nous allons le voir.

... et légendes : selon le biographe de Byron, le poète, venant de Bruxelles, s'est fixé au printemps 1816 à Genève, dans la villa Diodati, où il a composé le troisième chant de Childe-Harold, The Prisoner of Chillon. La légende est quelque peu différente : en 1816, deux touristes longeant en bateau la côte savoisienne faillirent se noyer au pied des rochers de Meillerie. C'étaient deux poètes anglais, Byron et Shelley, échappés de leur pays en raison de leurs opinions.

Ils visitèrent ensuite Chillon et ouïrent le récit de la détention de Bonivard, qui inspira à Byron son fameux poème, qu'il écrivit en quelques jours, à Clarens ou à Ouchy selon les auteurs. Ce texte d'une dizaine de pages donne sur les souterrains de Chillon des précisions inventées de toutes pièces; Byron prétend même que Bonivard n'y est pas seul, mais que son frère est attaché, comme lui, à un autre pilier; bientôt, ce frère meurt, mais la chaîne de Bonivard est trop courte pour lui permettre d'atteindre le cadavre; les cheveux du prisonnier blanchissent alors en une seule nuit ...

La toile du grand peintre romantique Delacroix, Le prisonnier de Chillon, présentée au Salon de 1835 à Paris, montre une scène directement inspirée du texte de Byron, et qui acheva de persuader la France qu'il y eut en réalité deux frères Bonivard enfermés à Chillon ...

10 h 20. Quelques minutes d'arrêt devant la station électrique de pompage-turbinage qui, la nuit, lors de faible utilisation du courant électrique, fait remonter l'eau jusqu'au lac de l'Hongrin ; la journée, où la consommation de courant est plus importante, l'eau redescend et fait tourner les turbines.

Nous arrivons bientôt à **Villeneuve**.

Villeneuve existait déjà à l'époque romaine sous le nom de "Pennilocus". Après sa disparition durant les invasions barbares, la ville réapparut vers 1166 sous le nom de "Compenziez" ou "Compenzie"; comme Chillon, elle fait partie, à ce moment, des territoires de l'évêque de Sion.

Au 13^e siècle, les comtes de Savoie en font une ville fortifiée, sous le nom de "Villanova", d'une part afin de prélever un péage sur tous les marchands de passage, d'autre part pour assurer la défense du château de Chillon, étant donné que l'espace de ce dernier était trop restreint pour entretenir toute l'infrastructure nécessaire (port, entrepôt pour les marchandises en transit, logement de la garnison, etc.). La ville se développa de manière importante, mais cet essor se vit freiner par l'ouverture de la route du Gothard et par les incursions de bandes de Haut-Valaisans en 1476. Au 19^e siècle, Villeneuve, lieu marécageux et aux chemins inondés, ne compte plus guère que 900 habitants. Ce n'est que vers le milieu du 19^e siècle que l'on commença sérieusement à assainir la région.

De toutes les fortifications de Villeneuve, il ne reste aujourd'hui qu'une tour ronde pourvue de mâchicoulis, près de la gare actuelle, et la tour de l'ancien hôpital, situé au centre de la Grand-Place, aménagé en grenier au 18^e siècle, puis en Hôtel de Ville en 1874-1876. Cet hôpital était un hospice, créé en 1236 par un fils du comte Thomas pour accueillir les pèlerins qui, de France, se rendaient à Rome par le Grand-Saint-Bernard.

Il y avait autrefois un pont en dos d'âne qui franchissait l'Eau-Froide.

L'église réformée Saint-Paul était, en 1166, une dépendance de l'abbaye de Haut-Crêt; les fenêtres de la base sont romanes et celles du haut sont gothiques : l'édifice fut en effet commencé à l'époque romane (1000-1200) et terminé à l'époque gothique. Le clocher a été refait en 1412 en gothique rayonnant. Il renferme quatre cloches dont deux sont particulièrement remarquables; la plus grande, qui a 1 m. 30 de diamètre et 1 m. 13 de hauteur, date de 1460 et porte, en relief, différentes scènes, entre autres celles de la Passion.

Le compte de 1466 indique qu'on fit dire des messes de saint Sébastien contre la peste; en 1518, dans l'église même, on représenta la Passion.

La grotte du Scex, au pied des Monts-d'Arvel, est une station préhistorique de l'âge du Renne, où l'on a découvert, en 1868, un squelette humain sans tête, avec les os intentionnellement brisés, et tout autour des ossements de renne, de bouquetin, ours brun, renard, lièvre, aigle royal et perdrix des neiges, qui avaient également été fendus dans le sens de la longueur et brisés.

Au large du bourg, l'île de Peilz, la seule île totalement naturellement émergée du lac Léman, a été décrite dans le poème de Byron. Au 19^e siècle, l'île de Peilz fut garnie d'arbres et comportait alors une cabane qui servit de but de promenade romantique en canot.

Cette île est le théâtre du dénouement tragique de la Vierge des glaces, le conte d'Andersen : la veille de ses noces avec Babette, le jeune Rudy se rend sur l'île avec sa fiancée; la barque qui les a conduits se détache, Rudy plonge dans l'eau pour la rattraper, mais il est embrassé par la Vierge des glaces, qui l'aime depuis longtemps et l'attire vers le fond : La barque qui devait les ramener s'était détachée et s'éloignait de l'île. "Je vais la ramener !" dit Rudy en enlevant sa veste et ses bottes, et il sauta dans le lac L'eau du glacier, claire et bleu-vert, était froide et profonde. La Vierge des glaces siégeait sur le fond clair et transparent, elle monta vers Rudy, baisa ses pieds, un frisson mortel parcourut ses membres, un choc électrique... Glace et feu ! On ne les distingue pas dans ce bref contact. "Je t'ai embrassé quand tu étais petit ! embrassé sur la bouche ! Maintenant, je t'embrasse l'orteil et le talon, tu es à moi tout entier !" Et il disparut dans l'eau claire et bleue.

Un banc, sur le quai de Villeneuve, rappelle cet événement littéraire.

A 11 h 05, à la sortie de Villeneuve, à l'endroit où l'Eau-Froide se déverse dans le Léman, nous empruntons le chemin qui traverse la réserve naturelle des **Grangettes**.

Cette réserve, précieux écosystème, est une vaste zone diversifiée, avec une flore spécifique et une faune très riche. Le paysage est somptueux, se plaisant à faire contraster les marais, les champs et le plan vertical des montagnes voisines.

La végétation est très variée : roselières, plantes à feuilles flottantes (nénuphars et potamots), espèces rares, comme les orchis tachetés ou le glaïeul des marais; enfin, la forêt naturelle ou proche de l'état naturel occupe une petite partie de la surface boisée totale. Les Grangettes offrent un habitat privilégié aux oiseaux d'eau et aux oiseaux migrateurs, dont quelque 180 espèces, en route vers leurs quartiers d'hiver africains, y font escale ! Le site est également un habitat riche en batraciens, mammifères, insectes et araignées.

Le site des Grangettes, patrimoine naturel essentiel du canton de Vaud, est menacé par l'érosion et le recul du rivage, en raison des modifications géologiques liées à l'endiguement du Rhône, par les pollutions et l'eutrophisation des eaux, qui entraînent une croissance rapide mais fragile des roseaux, et par les déchets flottants, qui provoquent des brèches dans les roselières et nécessitent un nettoyage constant.

Les Grangettes se situent près de la commune de **Noville**. Rappelons pour mémoire les événements tragiques qui ont frappé cette région au 6^{ème} siècle.

Le nom de cette petite commune, située entièrement dans la plaine du Rhône, provient de Novavilla (nom datant de la deuxième moitié du 12e siècle). La localité, en effet, a été entièrement reconstruite à la suite de sa destruction par l'éboulement du Tauredunum en l'an 563 de notre ère. Le Tauredunum est une montagne et localité fortifiée du Bas-Valais, dominant le Rhône, et qui furent détruites en 563. L'événement est mentionné par deux chroniqueurs contemporains, Marius d'Avenches et Grégoire de Tours, ayant tous deux été évêques de 573 à 594.

Le premier dit que la grande montagne du Tauredunum s'écroula si subitement qu'elle couvrit un castrum (ville fortifiée), situé non loin d'elle, et des vici (villages) avec tous leurs habitants; il dit aussi que cette chute agita tellement la surface du lac qu'il se répandit sur les deux rives, détruisit d'anciens vici, faisant périr hommes et bétail, emportant le pont de Genève et causant la mort de nombreuses personnes.

Grégoire de Tours donne d'autres précisions, notamment que les eaux ont reflué en amont en raison d'un barrage survenu sur le Rhône, et qu'un second éboulement aurait tué 30 moines de Saint-Maurice venus fouiller l'endroit où le castrum s'était éboulé.

Il est certain que l'accident a eu lieu fortement en aval de Saint-Maurice : l'abbaye n'a pas été touchée par les eaux refoulées par le barrage provoqué par la chute de la montagne. Le seul massif qui paraîtrait l'endroit vraisemblable de cet éboulement est le Grammont, dont les éboulis franchissent le Rhône jusqu'à Noville. Cet éboulement de la Dérotchiaz - nom caractéristique - est manifeste sur le terrain.

Mais les deux chroniqueurs ajoutent ce détail que la chute du Grammont n'explique pas : le lac a été tellement secoué qu'il a débordé sur toutes ses rives, jusqu'à Genève ! Certains auteurs ont évoqué la possibilité d'une secousse tellurique, qui aurait à la fois agité le lac et fait s'effondrer le Grammont.

Vers midi, nous nous arrêtons au restaurant du camping pour notre repas méridien. Une délicieuse salade verte et un riz casimir.

Nous traversons le Rhône et effectuons une marche agréable jusqu'au Bouveret, où nous nous arrêtons pour notre méditation dans la chapelle de la Congrégation des Frères du Saint-Esprit. Cette chapelle est ouverte sur le lac, et, au travers de la grande verrière, on aperçoit la région de Vevey-Montreux et l'antenne du Mont-Pèlerin.

Après le chant, nous évoquons le boycott des autobus de Montgomery en 1955, événement important pour l'émancipation de la population noire du sud des Etats-Unis. René rapproche cet événement de ce qui s'est récemment passé en Tunisie, où un homme humilié s'est immolé par le feu, geste spontané, non prémédité (mais est-ce non violent ? – commentaire personnel), qui a été le point de départ du printemps arabe.

Nous chantons ensuite *Ecoute dans le vent* avant de reprendre notre route.

Dans la cour, nous discutons quelques instants avec un Frère de la Communauté. Il y avait autrefois un casino au Bouveret, établissement fréquenté par les joueurs de Montreux. Un grand débarcadère est le seul vestige de cette période. Le casino a été détruit et, plus tard, remplacé par la chapelle où nous nous sommes arrêtés.

Nous montons au-dessus du village et grimpons par un chemin agréable qui bientôt traverse la forêt.

Au lieu-dit la Grande Forêt (sauf erreur), nous sommes accueillis par deux de nos amis français, Jean-François et Daniel, qui nous accompagneront jusqu'à Genève.

Vers 17 h, nous arrivons à **Saint-Gingolph**.

Jean-François nous fournit d'intéressantes données historiques concernant la localité.

Saint Gingolph aurait été fondé en 755 par un officier de Pépin le Bref, saint Gangolf, qui fut assassiné par son épouse infidèle ; c'est pourquoi il est considéré comme le saint patron des maris trompés (mais également des gantiers, cordonniers, tanneurs, chasseurs et veneurs).

Selon la légende, il se retira à la même période pour vivre en ermite sur les rives du lac. Le nom a été orthographié Si Gengulfii en 1153, Sancti Gingulphi en 1200, Sanctus Gingulfus vers 1230, Sanctus Gingulphus en 1431.

Cependant déjà en l'an 640, saint Romain fixa la construction d'une nouvelle église à l'emplacement de l'actuelle, et lui donna le nom d'Ecclésia Sant Gendoulfo. Dans les légendes locales, on peut relever l'existence d'un saint homonyme, un soldat qui aurait fait partie des martyrs de la Légion Thébaine en 286 à Agaune.

Le traité de paix du 4 mars 1569 entre le duc Emmanuel-Philibert de Savoie, d'une part, et l'évêque de Sion et les sept dizains du Valais, d'autre part, fixa la frontière entre la Savoie et le Valais selon le cours de la Morge, de sorte que le village se retrouva coupé en deux par la frontière.

Avant « l'Annexion » de 1860, un fort parti à Genève et en Savoie réclamait l'annexion du Chablais avec Genève dans le cadre de la Confédération Helvétique, mais le sentiment savoyard et les craintes confessionnelles ont finalement fait pencher l'opinion en faveur de la France.

Saint-Gingolph était un important chantier naval ; les voiliers qui y étaient construits ont transporté sur l'autre rive du lac les pierres en provenance de la grande carrière que nous apercevrons demain, et qui servirent à la construction de nombreux édifices.

Peu après 17 h, nous visitons la Chapelle de la Sainte Famille, qui sert essentiellement aux cérémonies funéraires. Saint-Gingolph constitue une seule paroisse, même s'il y a deux entités administratives – un président de commune en Suisse, un maire en France. Les morts de Saint-Gingolph sont tous enterrés dans le cimetière qui se trouve dans la partie française du village, et les offices religieux se déroulent dans l'église, également du côté français.

La chapelle est de style Renaissance. L'autel, de style néo-classique (voir les colonnes qui entourent le retable), date du 19^{ème} siècle.

Après cette visite, nous nous dirigeons vers la vaste salle de gymnastique que la commune a mise à notre disposition pour y passer la nuit.

Devant le local, Nicole, Laurence, Daniel et Delfo nous souhaitent la bienvenue en nous offrant un délicieux apéritif, moment agréable pour conclure une belle journée de marche. Merci.

Après un brin de toilette, nous sommes prêts pour de nouvelles aventures, et, vers 18 h 45, nous suivons Nicole et Jean-François pour découvrir la ville.

Nous franchissons la Morge, qui constitue la frontière entre nos deux états, et apercevons la première flèche indiquant le chemin de Compostelle.

Nous montons à l'église Saint-Laurent qui est l'église paroissiale de Saint-Gingolph. Ce sanctuaire a été reconstruit à la fin du 18^{ème} siècle (aux environs de 1780). Après la Révolution et après 1815, le décor intérieur a été remanié. Des maçons provenant du Val Sesia (vallée du Piémont où l'on accède par Omegna, au bord du lac d'Orta) ont été engagés pour la restauration de l'édifice. Les colonnes de marbre sont de style néo-classique. Vers 1840, un peintre valaisan a réalisé le retable et les deux tableaux qui ornent l'église. La toile placée au-dessus du maître-autel représente saint Gingolph. Le tableau placé à gauche est le tableau du Rosaire (Confrérie du Rosaire). Celui de droite représente saint André ; dans la partie inférieure de l'œuvre, la barque malmenée par la tempête est un ex-voto des marins.

Pendant la visite de l'église, Jean-François nous rapporte les tristes événements qui ont frappé Saint-Gingolph durant la deuxième guerre mondiale.

La Savoie a été occupée par des troupes italiennes puis allemandes, après la chute de Mussolini. De nombreux résistants et réfugiés juifs ont pu passer la frontière à Saint-Gingolph.

Début juillet 1944, la section FTP de Thonon donne l'ordre de passer à l'insurrection générale et d'attaquer tous les postes allemands de la rive du lac. Les FTP d'Abondance sont désignés pour le poste de Saint-Gingolph ; l'attaque est fixée au 14 juillet, mais doit être reportée au 22 juillet, car les résistants ont été repérés par des patrouilles allemandes. Le jour dit, les maquisards prennent la route de Saint-Gingolph. Vers 11 h, un premier groupe tombe sur une patrouille de deux soldats discutant avec une femme du village ; un jeune, paniqué, tire avec son fusil-mitrailleur ; un soldat et la femme sont tués ; le deuxième soldat est blessé mais parvient à s'enfuir. Les coups de feu donnent l'alarme. Dans la rue Nationale, le combat fait rage ; deux civils sont tués, ainsi qu'une dizaine de soldats allemands, mais les résistants doivent battre en retraite.

Le 22 juillet dans la soirée, le président de la partie suisse du village, André Chaperon, s'attend à des représailles des Allemands et se rend sur le territoire français pour tenter de parlementer, mais le capitaine Hartmann est inflexible et lui annonce qu'il a reçu l'ordre d'exécuter des otages et de raser tout le village.

L'église de Saint-Gingolph étant un bien commun des deux communes, André Chaperon obtient sa sauvegarde ainsi que celle des bâtiments se trouvant en dessous de la voie ferrée. Pendant ce temps, la population, prise de panique, franchit la frontière et est accueillie en Suisse ; des trains sont organisés pour l'évacuer sur Vevey.

Le 23 juillet, des renforts SS venus d'Annemasse et équipés de lance-flammes arrivent à Saint-Gingolph.

Six personnes – dont le curé et un handicapé – qui n'étaient pas passées en Suisse sont fusillées au centre du village. A 15 h, les lance-flammes embrasent les maisons, pour la plupart en bois. L'église se trouvant menacée par les flammes, le capitaine Hartmann autorise les pompiers suisses à se rendre en France pour éteindre l'incendie à proximité de l'édifice.

Toute la partie française du village, à l'exception de l'église, a donc été détruite, et les édifices actuels sont tous postérieurs à la guerre.

Nous prenons notre repas vespéral dans la partie suisse du village, au bord du lac. Repas délicieux constitué de filets de féra, frites et salade.

Puis nous remontons à notre salle de gymnastique pour y passer la nuit.

MARDI 5 JUILLET 2011. DE SAINT-GINGOLPH A EVIAN

Nous nous levons à 06 h et, après avoir procédé à nos ablutions coutumières, nous être habillés et avoir nettoyé sommairement les lieux, nous descendons au bord du lac pour notre petit déjeuner.

Camille et Alain nous rejoignent. Ils ont balisé chacun une partie du chemin et marcheront quelques jours avec nous.

Le président de la commune nous souhaite la bienvenue, partage notre repas puis nous propose de le suivre au Château, dans le bureau du Conseil, afin de tamponner les credencial. Nous sommes reçus dans une belle salle ornée de tableaux et de gravures illustrant la vie locale « dans le bon vieux temps ».

Vers 8 h 30, nous constituons deux groupes pour marcher le long de la route qui mène à Meillerie.

A 9 h 30, nous pouvons quitter la route pour rejoindre un sentier qui longe la rive du lac, promenade romantique au bord d'une eau translucide. Un héron cendré prend son vol près de nous.

Plus loin, un groupe de policiers s'entraînent à la plongée.

Vers 10 h 10, nous arrivons à **Meillerie**, charmant petit village. C'est ce port qui chaque année, le dernier samedi du mois d'août, est le lieu de départ du « Marathon du Lac » : les membres des sociétés de sauvetage du Léman, françaises et suisses, s'affrontent dans une course de bateaux à rames entre Meillerie et Villette ; cloques aux mains à l'arrivée, mais bonne humeur et atmosphère festive.

Le nom, *Meillerie*, vient du mot *Major*, car la localité était, au Moyen Âge, le lieu de résidence du prévôt du Grand-Saint-Bernard.

Nous montons au-dessus du village et, vers 10 h 40, parvenons au prieuré de Saint-Bernard de Meillerie.

Les premières mentions du prieuré et de ses occupants, des chanoines réguliers de saint Augustin, datent du 12^{ème} siècle et témoignent de l'existence d'une église et d'un bâtiment conventuel. Le prieuré prend de l'importance au 13^{ème} siècle lorsque des seigneurs chablaisiens permettent une reconstruction complète des bâtiments et quand deux de ses prieurs deviennent prévôts du Mont-Joux (l'hospice du Grand-Saint-Bernard). Jusqu'au 15^{ème} siècle, Meillerie est le lieu de résidence du prévôt et un grand centre administratif ; c'est là que se déroulent les réunions du chapitre.

C'est également le centre d'une importante seigneurie qui englobe une bonne partie de l'est de l'actuelle Communauté de communes du Pays d'Evian.

Mais dès le 13^{ème} siècle, d'importants conflits apparaissent relatifs aux droits du prieur sur la juridiction de Meillerie, ainsi qu'à propos des limites de la seigneurie, qui sont disputés par la ville d'Evian : altercations, destruction de chalet d'alpage, enlèvement de bétail, etc. En 1314, soixante-neuf habitants d'Evian montent aux Mémises, forcent le chalet d'alpage du prieur, séquestrent le fromager et deux pâtres, pillent les réserves et emportent le troupeau... Les coupables sont amendés et les comtes de Savoie doivent, à plusieurs reprises, garantir les droits de Meillerie contre Evian.

Dans la première moitié du 15^{ème} siècle, le prieuré de Meillerie perd de son importance. De nombreux conflits et procès opposent Meillerie et Evian.

Au 16^{ème} siècle, la région subit des invasions par les Valaisans, les Genevois, puis les Français. Le prévôt du Mont-Joux doit user de ses relations diplomatiques pour conserver le prieuré et la seigneurie de Meillerie. Le prieuré est en partie détruit et les chanoines ne sont plus que trois à la fin du siècle.

Le 17^{ème} siècle est plus calme. Les conflits avec Evian – onéreux pour les deux parties – prennent fin en 1676 ; un accord est trouvé.

Au 18^{ème} siècle, des travaux de sauvetage sont réalisés à Meillerie (nécessaires en raison des nombreuses destructions causées par les invasions des deux siècles précédents).

En 1752 pourtant, la prévôté du Mont-Joux est démembrée et le prieuré de Meillerie est réduit à l'état séculier. C'est l'Ordre des saints Maurice et Lazare qui reçoit Meillerie et y installe un curé chargé de la paroisse et de l'aumône.

Lors de la Révolution française, une garnison de grenadiers, détachée à Meillerie, est logée au prieuré ; les bâtiments sont dans un triste état. Quelques mois plus tard, on ordonne la destruction des tours, mais la municipalité de Thollon proteste et parvient à sauver la tour.

Dans la première moitié du 19^{ème} siècle, la petite église du prieuré est agrandie par la construction d'une nef afin de pouvoir accueillir tous les paroissiens ; la petite église paroissiale construite au bord du lac est abandonnée et le cimetière déplacé autour de la tour.

L'église de Meillerie est un mélange d'architecture médiévale (13^{ème} siècle) et moderne (19^{ème} siècle).

Le chœur actuel, ancienne chapelle du prieuré, mesure dix mètres de longueur pour sept mètres cinquante de large ; la hauteur sous voûte est de dix mètres.

Les vitraux représentent entre autres saint Augustin et saint Bernard de Menthon. Contre le mur nord du chœur se trouve une élégante peinture datant du début du 18^{ème} siècle, représentant saint Bernard de Menthon capturant et enchaînant le diable.

A la droite du tableau se trouvent les vestiges du temple païen qui abritait la statue de Jupiter au col du Mont-Joux (Mons Jovis, Mont de Jupiter). La nef a été construite entre le chœur et la tour dans la première moitié du 19^{ème} siècle ; elle possède deux travées et est plus large que le chœur.

Le clocher de l'église est une réutilisation de la tour du prieuré, construite au 13^{ème} siècle. Cette tour, construite comme une tour de défense avec des archères, est faite de blocs de tuf et de moellons, tandis que la partie intérieure, planchers et escaliers, était entièrement constituée de bois. La tour servait à la fois de structure défensive, de lieu de conservation des archives, et de prison de la seigneurie

Au début du 18^{ème} siècle, la tour subit d'importantes restaurations.

Au 19^{ème} siècle, une porte est percée au rez-de-chaussée pour pouvoir accéder à la tour depuis la nouvelle nef et un beffroi est installé au sommet.

Il ne reste aujourd'hui plus grand-chose des bâtiments conventuels.

Nous nous arrêtons dans le sanctuaire pour notre moment de réflexion. Après le chant d'ouverture, nous entendons un texte concernant la Paix par l'Education, puis chantons *Enfants de tous pays*, d'Enrico Macias.

Christiane nous rejoint pour cette journée et nous repartons, laissant derrière nous la magnifique tour du prieuré. Marche silencieuse, méditative. Le chant des oiseaux et le gazouillis d'un ruisseau bercent notre marche. La montée est très raide et nous fait passer rapidement de 450 mètre à plus de 600 mètres d'altitude, puis c'est une alternance de montées et de descentes, genre « montagnes russes ». Le parcours, ombragé, est très agréable. Un arbre présente une excroissance qui fait penser à un singe.

Nous avons ensuite une belle descente vers **Véron**, où nous faisons notre arrêt pique-nique, dans un grand pré, au pied d'une église datée de 1754.

Cette église, c'est un remarquable témoignage de foi, est entretenue par les quelques familles qui constituent le hameau. L'autel et le tabernacle sont de style néo-classique. L'église est dédiée à saint Charles Borromée – le personnage à long nez sur le tableau et le tabernacle représente Charles Borromée.

La restauration intérieure n'est pas très heureuse : les pierres apparentes du chœur ne sont pas en harmonie avec le reste de l'édifice ; le tabernacle aurait dû se trouver sous la Pietà.

Les vitraux, modernes, sont magnifiques.

Nous quittons la chapelle vers 14 h 30 et reprenons notre parcours de montagnes russes dans cette charmante forêt.

Après un petit arrêt au Parc de Neuvecelle, près d'une fontaine à l'eau exquise, nous descendons vers Evian. Des oiseaux de proie en nombre impressionnant planent dans le ciel bleu.

Nous arrivons vers notre gîte – Ethic étapes – vers 17 h 30, un peu fatigués, mais heureux de cette magnifique randonnée dans une nature sauvage.

Notre logement – avec des lits ! – est très confortable et le repas excellent.

Après le repas, nous chantons avec René dans la salle de billard du gîte.

Excellente nuit.

MERCREDI 6 JUILLET 2011. D'EVIAN A THONON

Lever à 06 h 30 ; ablutions ; petit déjeuner ; chargement des bagages : le rituel matinal habituel.

Peu après 8 h, nous prenons congé de notre ami Henri, qui nous quitte pour aller marcher avec son fils sur l'autre rive du Léman.

Nous descendons au bord du lac. La marche sur **les quais d'Evian** me rappelle un souvenir vieux de près de 50 ans : notre professeur de littérature française et de grec, Monsieur Etienne Michel, surnommé « Buthrote » (du nom de la ville où se situe l'action d'*Andromaque*, tragédie par laquelle, invariablement, il commençait son cours de littérature) avait coutume d'inviter chaque année la classe dont il était responsable à une sortie en bateau ; nous prenions le bateau à Lausanne, allions à Evian, et là, il nous offrait des baguettes de pain parisien et du fromage de chèvre, et nous savourions la bonne eau d'Evian...

Nous passons devant le bateau *La Savoie*. Plus loin, nous voyons le Palais des Congrès, devant lequel se dresse une composition de bois réalisée au moyen des débris de bois récupérés dans le lac.

Nous déambulons devant le Casino puis allons visiter **l'église Notre-Dame de l'Assomption**. Jean-François nous décrit l'édifice dans la chapelle du Rosaire avant de nous conduire devant les stalles, qui sont remarquables.

L'église paroissiale d'Evian est dédiée à Notre-Dame de l'Assomption et abrite depuis 1829 le tableau de Notre-Dame de Grâce d'Orbe.

Le clocher est une tour carrée dont la base est du 11^{ème} siècle. Sa flèche, abattue en 1794, a été remplacée en 1823 par la lanterne actuelle. Il renferme quatre cloches. L'église, couverte d'un toit à deux pans, a l'aspect trapu, bas et presque écrasé d'un monument roman que lui donne l'allongement de la nef (1927-1930), l'exhaussement du sol de la place, l'agrandissement des ouvertures en fenêtre romanes et les lourds contreforts qui épaulent ses murs et qu'accentue le portail romano-byzantin.

L'église d'Evian est l'un des spécimens les plus brillants du premier art gothique en Savoie. Sa construction a commencé en 1260 à l'initiative du comte Pierre II de Savoie. En 1927-1930, on a ajouté deux travées et demie, bonne copie de la partie ancienne.

Le chœur, installé dans la partie basse du clocher, a une voûte à croisée d'arêtes. La grande nef n'avait que trois travées au 13^{ème} siècle.

Les piliers, en faisceaux de huit colonnes, reçoivent les retombées des arcs ; les chapiteaux écrasés, décorés de feuilles indéfinissables, rappellent ceux de la cathédrale de Lausanne. Il reste des traces des dix-sept chapelles érigées dans cette église.

Les stalles, des environs de 1450, sont les premières de celles qui développent le thème du Credo apostolique dans treize églises de la région alpine soumises à l'influence de la Maison de Savoie, notamment les cathédrales de Lausanne, de Fribourg et de Genève, la Collégiale de Romont, les églises d'Estavayer, d'Yverdon et de Moudon, l'abbaye de Hauterive, etc.

Suivant la légende, saint Pierre aurait commencé à réciter le symbole de Nicée par « Je crois en Dieu », chaque apôtre aurait poursuivi et Mathias aurait terminé par « et à la vie éternelle ». La phrase du Credo qui est attribuée à chaque apôtre est inscrite sur un phylactère.

Jacques le Majeur annonce que Jésus a souffert et est mort sous Ponce Pilate : « sub Pontio Pilato passus et sepultus est ». Il est représenté en pèlerin avec un large chapeau timbré d'une coquille, le bourdon et la besace et tenant l'évangile de sa main droite.

Jacques le Mineur s'appuie sur le bâton de foulon, instrument de son supplice. Il proclame la résurrection : « tertia die resurrexit.

La datation fait l'objet d'une controverse : pour certains, les panneaux seraient du 15^{ème} siècle et auraient été réinsérés dans un ensemble du 19^{ème} siècle ; selon l'étude de S. Aballea, l'ensemble aurait été réalisé entre 1834 et 1847 dans le goût gothique pour remplacer un ensemble plus ancien.

La chapelle du Rosaire, construite au 16^{ème} siècle en gothique flamboyant, conserve le tableau de Notre-Dame de Grâce d'Orbe, donné aux Clarisses de cette ville en 1493 par la Bienheureuse Louise de Savoie, fille de saint Amédée IX de Savoie, veuve de Hugues de Châlon, lors de sa profession dans ce couvent. Le tableau fut apporté à Evian en 1555 lorsque les Clarisses, chassées de leur couvent d'Orbe par les Bernois réformés, vinrent se réfugier ici. Le tableau, caché pendant la Révolution Française qui chassa les Clarisses en 1793, fut remis à l'église d'Evian en 1829. Les Evianais ont une grande dévotion à Notre-Dame de Grâce.

Dans les stalles, nous remarquons également les « miséricordes » qui permettaient aux chanoines fatigués d'être assis tout en feignant de se tenir debout. Les deux Jacques sont les seuls à tenir un bâton. Jacques le Mineur – désigné comme le frère du Christ, a été martyrisé pour *blasphème* par Anne (un descendant de cette Anne qui avait condamné le Christ) ; il a été lapidé et achevé à coups de bâton foulon. Jacques le Majeur a été condamné, lui, pour *crime politique* et décapité.

Après cette intéressante visite, nous nous rendons au **funiculaire**, qui nous évite de remonter à pied jusqu'à Neuvecelle.

Ce funiculaire, conçu en 1907 par l'ingénieur Koller de Lausanne, reliait la Buvette Cachat à l'Hôtel Royal. En 1913, il fut prolongé aux deux extrémités. Construit par l'entreprise suisse von Roll, le nouveau funiculaire à traction électrique couvre une distance de 749.5 mètres avec une pente de 11 à 22%.

C'est le seul funiculaire au monde à posséder six gares (!).

En septembre 1969, le funiculaire d'Evian s'arrêta, mais J.-B. Lemoine le fit classer monument historique, ce qui le sauva de la destruction.

En 1995, des travaux de restauration furent décidés, et en 2002 le funiculaire reprit ses va-et-vient (gratuits) le long du Chemin du Nant d'Enfer.

Non loin du terminus, nous apercevons la Grange au Lac, édifice de bois inauguré en 1993 et qui peut accueillir 1200 spectateurs et 200 musiciens.

Nous redescendons la colline pour rejoindre le chemin, très agréable, qui nous mène à **Amphion**, où nous arrivons vers midi.

Nous nous dirigeons vers la plage, où Jean-Max et Laurence nous ont dressé un magnifique buffet pour notre pique-nique – merci à eux.

A 13 h 45, nous visitons **la Chapelle Notre-Dame de la Rencontre**.

Créée en 1959 par Maurice Novarina, l'église épouse la forme d'une tente pour rappeler qu'elle est la demeure de Dieu et des hommes pour les peuples nomades.

Les peintures murales de la Pentecôte sont l'œuvre d'André Poirson, né le 27 juin 1920 à Moriville, mort en 2004 à Saint-Jorioz.

Garde-forestier comme son père et son grand-père, issu d'une famille de sept enfants, André Poirson est un peintre et sculpteur français autodidacte, qui a fait sa première exposition à l'âge de neuf ans, puis a exposé en France et participé à des salons internationaux. Il reçut de nombreuses distinctions.

Son œuvre a été très influencée par les Ecritures, mais aussi par les paysages du Lac d'Annecy. Sa réalisation la plus importante est la décoration de la chapelle de la Rencontre à Amphion, où il a composé un retable de son style, complété de nombreux panneaux décoratifs.

« Poirson, c'est un peu le sultan du baroque, sculpteur, l'œil riche, touche à tout incisif en perpétuelle liberté, gérant avec une frénésie radieuse son royaume de couleurs et de saints...

... Pour ce qui le concerne, il n'a jamais pris à témoin le panthéon du Louvre ; il y a tout de même dans sa démarche une authentique saveur aux inflexions sacrées qui ressemble comme une sœur au vieil acquis roman...

... Poirson excelle dans la sculpture animalière, les scènes paysannes taillées dans l'olivier...

... Dans les sculptures sur pied d'un volume respectable qu'il concocte parfois, il nous fait penser à quelque émule du Facteur Cheval, à un douanier Rousseau du Bocage.

Ces polychromies superbes parlent à l'âme. Quoiqu'il en soit derrière les apparences et la candeur graphique il y a un terroir qui sommeille et un art qui se tient. » (Source : wikipedia)

C'est dans cette église très riche en symboles que nous partageons notre moment de réflexion. Après le chant d'introduction, accompagné par la guitare de René, nous entendons un texte sur saint François de Sales, qui, par sa ténacité, a pu restaurer le culte catholique dans toute cette région qui, sous la domination bernoise, avait été contrainte d'embrasser la Réforme.

Nous quittons la chapelle et montons sur les hauteurs d'Amphion pour regagner la forêt.

A 15 h 15, nous passons devant une jolie petite chapelle avec un clocher-peigne, malheureusement close.

Par une ouverture de la porte, on aperçoit le vitrail, qui représente probablement saint François de Sales ; la nef est voûtée en plein cintre.

Nous descendons vers la Drance et, à 15 h 30, parvenons à Pont-de-Drance, altitude 400 m.

15 h 45. Nous sommes rassemblés à **Vongy** devant **l'église de Notre-Dame du Léman**. Une cérémonie funèbre est en cours, et nous devons attendre quelques instants avant de pouvoir visiter l'intérieur du sanctuaire.

A la fin des années 1920, la chapelle de Saint-François de Sales du hameau de Vongy étant devenue trop petite, il fallut construire une nouvelle église, dédiée à la Sainte Vierge et à l'amour des pauvres. Cette église est la première que Maurice Novarina a édifiée, de 1933 à 1935, sur un terrain offert par une paroissienne. L'église moderne est la première construite à Thonon-les-Bains depuis la Loi de séparation des Eglises et de l'Etat de 1905.

En janvier 1990, un incendie a ravagé une grande partie de la charpente qui sera reconstruite à l'identique la même année sous la direction de Maurice Novarina en personne.

L'église a été construite en pierre du pays ; le bois et la tuile proviennent également de la région.

L'église est surmontée d'une fine pointe en guise de clocher, d'une hauteur de 40 mètres, qui lui permet de dominer les toits du quartier de Vongy, les vignes et les champs environnants et d'être aperçue des rives du Léman.

La voûte en chêne a la forme d'une coque de bateau renversée.

Le décor de l'église est d'une grande richesse symbolique. Ses deux couleurs dominantes sont l'or et le bleu.

La mosaïque géante qui domine le chœur est l'œuvre de J.-C. Meaumejean ; elle représente la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras ; ils traversent le lac face aux vents à l'avant d'une barque du Léman aux deux voiles croisées en ciseaux et déployées ; un vol de mouettes blanches se fondant dans un ciel azur lumineux les accompagne.

La mosaïque évoque également les dix Saints, Saintes, Bienheureux et Bienheureuses originaires de la Savoie : Amédée VIII de Savoie, saint Bernard de Menthon, sainte Jeanne de Chantal, etc. Saint François de Sales est représenté agenouillé devant le lac Léman, face à la Vierge et l'Enfant, leur présentant l'église de Vongy en la tenant dans ses mains.

Dans la nef, les six grands vitraux latéraux signés Bessac et Meaumejan représentent Notre-Dame du Léman bénissant les différents métiers exercés dans la région (les laboureurs, les pêcheurs, les vigneron, les travailleurs au foyer, les travailleurs des usines, les travailleurs des pâturages).

Une mosaïque représentant le chemin de croix mentionne, pour chaque station, le nom et le blason d'une ville située au bord du lac Léman, tant en France qu'en Suisse.

Le sol de l'allée centrale et autour de l'autel est décoré de cartouches en mosaïque inspirées des passages des Litanies de la Vierge.

(Source : wikipedia)

16 h 30. Nous apercevons à notre droite le magnifique château de Ripaille, entouré de vignobles.

Nous marchons le long du lac jusqu'au port de Thonon, où nous empruntons le petit funiculaire qui nous dépose au centre ville, puis allons nous installer dans notre logement au Centre Saint-Joseph et Saint-François, où nous occupons une vaste salle de gymnastique, heureusement dotée de wc et de douches.

Après avoir changé de tenue, nous redescendons à pied au bord de l'eau pour manger au restaurant La Voile, où nous dégustons une savoureuse salade savoyarde et des filets de féra avec frites et légumes, puis une tarte aux pommes délicieusement chaude.

JEUDI 7 JUILLET. DE THONON A MASSONGY

Après une nuit relativement bonne dans notre dortoir, nous sommes rassemblés autour du somptueux petit déjeuner que nous ont préparé nos amis français. Nous recevons la visite de Pierre, président – sauf erreur – de l'Association jacquaire de Haute-Savoie.

A 08 h 30, nous allons visiter **la basilique** dédiée à saint François de Sales. Le porche d'entrée donne accès à deux églises distinctes, d'orientation différente, puisque les deux nefs forment une sorte de V. L'église de droite, la plus ancienne, est dédiée à saint Hippolyte, celle de gauche, plus récente, est la basilique de Saint-François de Sales. Le sous sol renferme les vestiges d'une crypte d'origine gothique.

Eglise saint Hippolyte

Originellement du XII^e siècle, elle est construite au-dessus d'une crypte romane au XIV^e siècle et a été remaniée au XVII^e siècle dans le style baroque savoyard et ses décors et ses fresques sont exubérants. L'église devient chapelle papale en 1439, est utilisée comme temple protestant durant l'invasion bernoise en 1536, et accueille à nouveau le culte catholique en 1594 sous l'influence de saint François de Sales. En 1909 elle fut classée au titre des monuments historiques.

Des travaux de restauration sont réalisés en 2009 et 2010 par Natacha Mondon et Éric Pierre. La première phase eut lieu en décembre 2009 et concerne un superbe lustre, composé de deux couronnes de 16 et 8 branches terminées par de discrets éléments en verre thermoformé, qui éclaire la nef et met en valeur le magnifique plafond en stuc du XVII^e siècle de l'église². La deuxième phase concerne les nouveaux lustres qui ont été installés fin mai 2010. Il s'agit de trois grands luminaires de 24 et 21 bras placés dans la nef, l'avant-chœur et le chœur, ainsi que de trois petits dans le bas-côté nord et quatre bras de lumières dans le bas-côté sud^{3,4}.

Basilique Saint-François-de-Sales

L'église faillit remplacer l'église Saint-Hippolyte mais contre toute attente les habitants et croyants défendirent leur église, et la basilique fut construite à partir de 1889, accolée au premier édifice. On voulait construire une imposante église néogothique à deux clochers mais faute de moyens financiers les travaux de construction de cette nouvelle église furent stoppés et elle fut louée et servit d'entrepôt ou d'atelier à différents commerçants de la ville jusqu'à être utilisée pendant la Première Guerre mondiale par les services de ravitaillement des armées.

Sous l'impulsion du prêtre J. Chaumont les travaux reprirent en 1921 mais l'église ne comportait désormais plus qu'un seul clocher et fut accolée définitivement à l'ancienne église Saint-Hippolyte. Elle fut consacrée en 1930 par Monseigneur de la Villerabelle évêque d'Annecy. L'église fut élevée au rang de basilique en 1993.

Notre moment de méditation se déroule dans l'église Saint-Hippolyte. Notre groupe est agrandi grâce à la présence de plusieurs pèlerins français qui nous font le plaisir de nous accompagner durant notre étape de Thonon à Massongy.

Chants, lecture du texte des **Mères de la Place de Mai** (voir annexe).

Pour terminer, nous chantons *La Vérité* de Guy Béart.

A 9 h, nous quittons la chapelle et sortons de Thonon en empruntant un trottoir planté de platanes qui nous apportent une ombre bienfaisante : en ce début de matinée, il fait déjà chaud !

Ce trottoir, sur les hauteurs, est parallèle à la rive du lac qui étend ses eaux bleues pour le plus grand plaisir des yeux. Les oiseaux chantent. Nous descendons et trouvons, au bord du lac, un chemin agréable.

A 12 h, nous arrivons à notre place de pique-nique et partageons à nouveau un délicieux buffet au bord de l'eau.

Après le repas, moment de détente jusqu'à 13 h 30, assis ou étendu dans l'herbe. René s'accompagne de sa guitare pour faire chanter ceux qui le désirent. Contrairement aux prévisions météorologiques, le temps est encore clément. Des vacanciers viennent faire trempette sur cette jolie plage. Au restaurant voisin, toutes les tables sont occupées.

A 13 h 40, au moment où nous en allons, la pluie commence à tomber, mais elle n'est pas bien méchante. A 14 h 05, nous traversons une forêt de buis plus que centenaires. A 14 h 15, le soleil est déjà de retour.

Nous passons devant le château de Coudrée, actuellement transformé en hôtel.

15 h 30. Nous sommes devant **la Commanderie des Bois**, à Filly sur Sciez.

La porte d'entrée de la Commanderie est décorée d'une belle coquille avec la date de 1605.

La Commanderie des Bois avait été établie pour gérer les biens de l'abbaye cistercienne de Filly, créée en 1228.

Elle a appartenu à l'ordre hospitalier de Saint Maurice et Lazare, qui était au départ un ordre militaire constitué en 1512 par la fusion de l'ordre de Saint-Lazare avec celui de Saint-Maurice.

Elle a été fermée en 1537 par les réformés bernois avant de reprendre du service dans l'accueil des pèlerins et d'être à nouveau fermée en 1792 par les révolutionnaires.

Filly est située sur la rive sud du Léman par où, vers 1600, passaient les pèlerins catholiques du Valais et du Haut-Chablais désireux d'éviter le Genevois protestant.

(Bibliographie : L'abbaye de Filly par Mgr Piccaud Académie Chablaisienne)

16 h 20, nous arrivons devant la salle communale de Massongy, où nos hôtes nous accueillent avec des boissons fraîches : quel délice !

Peu après 19 h, tous les participants ainsi qu'un grand nombre de membres de l'Association Rhône-Alpes, parmi lesquels Henri Jarnier, que nous avons grand plaisir à revoir, sont rassemblés autour d'un apéritif convivial où l'on peut déguster, entre autre, le fameux *vin à la gentiane* cher à notre ami Louis Janin, qui précise toujours que « Ceci est un médicament à consommer avec modération ; usage prolongé seulement sur avis médical ! »

Nous partageons ensuite le repas, assis sur de grandes tables devant le gîte, sous un soleil du soir resplendissant.

Nos amis français ont préparé un balthasar ! Délicieuse salade aux gambas, pommes de terre avec diots (spécialité savoyarde : saucisses cuites avec du vin blanc et des sarments : un régal), reblochon, salade de fruits, le tout arrosé d'un excellent bordeaux rouge. Pour finir, une « eau d'Evian » titrant je ne sais combien de degrés.

Les conversations animées, les rires et l'amitié triomphent autour des tables. Un très grand moment.

Après le repas, Pierre nous projette un diaporama rappelant la visite à Genève de nos amis savoyards.

Les échanges se poursuivent individuellement jusque vers 22 h, puis il faut prendre congé.

Durant la nuit, un orage d'une rare violence s'abat sur la région : tonnerre, éclairs et trombes d'eau ont tôt fait de débarrasser l'atmosphère d'une humidité dont nous nous passerons volontiers vendredi.

VENDREDI 8 JUILLET. DE MASSONGY A COLLONGES-BELLERIVE

Après le petit déjeuner, nous nous mettons en route sur la route goudronnée. Peu après 09 h, nous arrivons à l'église de **Douvaine**. Le Père Douvay, curé de Douvaine durant la guerre, a contribué à faire passer bon nombre de réfugiés en Suisse. Arrêté par les nazis, il est mort à Auschwitz. Douvaine était la paroisse de saint Loup. Les parties les plus anciennes de cette église datent du 13^{ème} siècle. C'est un des hauts lieux de saint François de Sales, dont nous avons déjà discuté l'engagement. L'intérieur du sanctuaire a été refait à la fin du 19^{ème} siècle.

Un peu d'Histoire (tiré du livre « Histoire des communes du chablais »)

La première mention de Douvaine apparaît dans une bulle du pape Eugène III de 1153. La paroisse, qui a pour patron saint Loup, évêque de Troyes (mort en 479), est desservie par un prieuré bénédictin dépendant de Saint Jean de Genève, monastère qui relève lui-même de l'abbaye d'Ainay. Le prieur qui le plus souvent n'y réside pas, est tenu d'y entretenir un religieux chargé de toutes les fonctions paroissiales.

La paroisse a pour annexe l'église de Loisin, dont la charge est également confiée à un prêtre séculier ayant le titre de vicaire et nommé par le prieur.

Les revenus du prieuré semblent importants. Installé dans une maison-forte avec tour carrée de quarante pieds de hauteur (environ 13 m) qui fut démolie en 1823, il possède des terres d'une grande étendue, sur lesquelles il percevait les amendes, les corvées, les droits de messellerie (garde des moissons), l'impôt sur les bêtes de somme et sur les peaux.

Sont à la charge du prieur l'entretien du curé de la paroisse, de l'église, la redevance due à l'abbaye d'Ainay. Il doit en outre distribuer aux pauvres annuellement douze coupes de blé, mesure de Ballaison (732 kg). Enfin, il est redevable au chapitre de Genève d'une redevance annuelle de quarante pains et d'un setier (54 L 13cl) de piment.

Au début du XIV^o siècle, le paiement de cette redevance se faisant de façon irrégulière, chanoines et prieur convinrent de soumettre le différend à un arbitrage confié au doyen d'Aubonne, Bernard d'Yvoire et au doyen d'Allinges, Jean de Rossillon.

Le 5 mars 1311, les deux arbitres décidèrent de convertir la redevance en nature, en une rente de 60 sous, monnaie de Genève.

Deux prieurs de Douvaine eurent des destinées particulièrement brillantes: de 1473 à 1403, Aymon de Montfalcon qui fut nommé évêque de Lausanne en 1491. Il céda peu après son prieuré (1493) au cardinal Julien de la Revête qui devint le pape Jules II en 1503. Bien entendu, ils furent des prieurs commendataires et ne résidèrent pas.

Les visites pastorales nous font connaître les prêtres nommés par le prieur et chargés des fonctions de curé, de même que la population de la paroisse au moyen âge. En 1413, Douvaine et son annexe comptent 140 feux (respectivement 85 et 55) qui iront en diminuant jusqu'au milieu du XVI^e siècle. (Douvaine, 70 en 1443, 64 en 1481, 60 en 1518). La paroisse atteindra 78 feux en 1568.

Vie religieuse après la Réforme ***La nouvelle église***

Dès l'occupation bernoise un ministre protestant fut installé à Douvaine, où il occupa le prieuré. En 1557, le titulaire, parce qu'il enseignait la doctrine de la prédestination de Calvin, fut destitué ainsi que les pasteurs de Massongy, Loisin et Hermance. Après le retour au catholicisme, le prieuré échut à un prêtre éminent Révérend Claude d'Angeville qui fut chargé par Mgr de Gravier de la réorganisation des paroisses du Chablais. Il fut le dernier prieur commendataire de Douvaine. Quant au curé, le chanoine Claude Grandis, il était docteur en théologie et fort estimé de François de Sales. Il restaura l'église et le presbytère de sa paroisse et accepta la séparation de celle de Loisin en 1602. Mais l'insuffisance des ressources de cette dernière nécessita dès 1608 leur réunion.

De 1751 à 1758, la cure de Douvaine fut occupée par l'abbé J.P. Biord qui y marqua profondément son passage et devint évêque de Genève-Annecy en 1764.

L'église, qui était autrefois le centre du village, a été reconstruite en 1876-1877 dans le style pseudo-gothique avec des chapiteaux pseudo-romans. Le clocher primitif a par contre été conservé et remonterait au X^e siècle.

Peu auparavant, en 1875, la population de Douvaine avait élevé sur la colline du Châtelard une statue de la Vierge, dans l'espoir d'être préservée du phylloxéra qui ravageait alors les vignes. Effectivement, les vignobles de Douvaine furent relativement épargnés.

C'est également en 1875 que le père Joseph, curé de Saint-Joseph-de-Genève, fonda à Douvaine un orphelinat-ferme-école.

Nous partageons un moment de réflexion dans le chœur de l'église.
Le thème d'aujourd'hui est celui des migrations, très à l'ordre du jour.

Il est donné lecture du texte écrit par un Frère franciscain, *les Cercles de silence*, destinés à protester contre l'enfermement des sans-papiers. Le silence appelle à aller plus profondément en soi-même, pour interroger sa conscience. Avant de repartir, nous chantons la *Chanson pour l'Auvergnat*, de Georges Brassens.

A 11 h 25, nous arrivons à la **frontière**. Jean-François nous fait part de quelques réflexions sur le pèlerinage, qui lui ont été inspirées par notre marche. La condition de pèlerin est dangereuse : rien n'est a priori organisé pour lui ; marcher sur les routes encombrées de voitures est dangereux. Au Moyen Âge, une fois éloigné de son village, de son clocher, le pèlerin jouissait d'une liberté infinie qui lui permettait de se déplacer à sa guise, sans notion de frontière, dans tout le monde chrétien : le pèlerin était en quelque sorte un citoyen du monde chrétien. Avec Louis XIII, XIV et XV, le ton se durcit, et un décret condamne aux galères à perpétuité celui qui voyage sans l'autorisation de son curé et des autorités civiles.

Bientôt, nous sommes à **Hermance** et passons près de sa tour.

Dressée au point offrant le moins de protection naturelle au château, la tour ronde a été édifiée en 1337-1338 par Mermet Jonzier pour le compte du dauphin Humbert II, celui qui, en 1349 vendit le Dauphiné à la France.

A 11 h 45, nous visitons l'église d'Hermance. Cet édifice possède deux nefs. La plus ancienne, la chapelle Sainte-Catherine, est située à gauche ; elle est de style gothique.

Les vitraux, modernes, sont magnifiques ; ils représentent la Dormition de la Vierge dans sa partie inférieure ; la Vierge en majesté flanquée de deux anges musiciens, au centre ; en haut, une Trinité, le Père effectuant un geste d'accueil.

La nef de droite est de construction plus récente. Les vitraux représentent la Transfiguration.

L'église Saint-Georges, fondée au 13^{ème} siècle, possède un clocher-porche et une nef de 1679. L'église communique par un arc double avec la chapelle Sainte-Catherine.

Attenante à l'Église, la Chapelle de la Visitation dite de Ste Catherine est un monument funéraire achevé en 1471 pour le compte d'Isabelle de Menton en mémoire de son mari Rodolphe d'Allinges, sire de Montjoie en Faucigny. Les armes des clefs de voûte blasonnées sont, à l'ouest celles d'Isabelle elle-même, et à l'est, celles des sires d'Allinges.

Nous descendons au bord du lac pour notre pique-nique

Vers 16 h, nous arrivons à l'abri PC de **Collonges-Bellerive**. Le décor est spartiate, mais les douches fonctionnent.

Après avoir fait peau neuve, nous nous rendons à quelques pâtés de maisons de l'abri pour une dégustation de vins locaux, organisée par Monique chez la famille Falquet et Pilet. Moment agréable où, entre amis, on découvre de nouveaux bouquets, de nouvelles saveurs.

A 19 h, nous sommes attablés *au restaurant des Marronniers* où nous partageons un repas convivial. A l'issue du repas, chacun est invité à s'exprimer sur son vécu de la semaine, vécu qui a été très positif pour chacun d'entre nous. Mario, accompagné de son harmonica, nous chante *le temps des cerises*.

Retour à notre abri PC où, grâce à l'espace à disposition, chacun a pu se constituer une petite niche.

SAMEDI 9 JUILLET. DE COLLONGES-BELLERIVE A GENEVE

A 7 h 45, nous effectuons un moment de méditation dans l'église.

Cet édifice possède une tour massive d'église fortifiée.

A l'intérieur on peut voir une statue dorée de la Vierge exécutée par un artiste du Val Sesia. Sur le chevet plat de l'église est accrochée une belle croix de bois, très expressive.

Cette église était autrefois le siège d'une abbaye féminine confirmée par une bulle du pape Paul III Farnese.

Nous poursuivons notre route en direction de **Collogny**, faisant un détour dans la campagne pour éviter les quais avec leur intense circulation.

Nous passons à côté de la **Fondation Bodmer**, avec sa prestigieuse collection de manuscrits et d'incunables (à visiter à tout prix). Jean-François nous signale que la Fondation a récemment fait un fac-simile d'un manuscrit égyptien de l'évangile de Jean, écrit en grec, et vendu à un prix raisonnable (en reste-t-il encore ?)

Après avoir longé l'église de Collogny, nous rejoignons le bord du lac.

Une fête se prépare (lake parade), et les quais sont encombrés et ont perdu provisoirement leur beauté coutumière. Sur le chemin, nous retrouvons Pierre et Claude-Alain, le mari de Laurence ; ils sont venus nous saluer. Nous les reverrons sur le parvis de la **cathédrale Saint-Pierre**, où nous arrivons vers 11 h 30. Nous nous rassemblons tous dans la chapelle des Macchabées, où Adrien renouvelle ses remerciements à nos amis français ainsi qu'aux deux animateurs spirituels.

Puis nous allons dans le chœur de la cathédrale, dont Jean-François commente les vitraux qui représentent successivement saint Pierre, Marie-Madeleine, saint Jacques le Majeur, saint André, saint Jean, saint Paul (chauve et tenant l'épée, instrument de son supplice) et saint Pierre.

On remarquera, au-dessus de saint Jacques, une scène d'Annonciation en clair obscur et, aux pieds de l'apôtre, le portrait des donateurs.

Nous allons ensuite voir les stalles de bois, magnifiques mais hélas incomplètes.

A chaque apôtre, comme on l'a vu précédemment, est associée un verset du credo, et un prophète de l'Ancien Testament. On notera que les apôtres sont nus pieds alors que les prophètes portent des chaussures fermées.

Vient ensuite le moment douloureux où l'on doit prendre congé les uns des autres après cette semaine très riche d'amitié et de partage.

Nous récupérons nos bagages ; un petit groupe reste prendre un dernier verre à la Place du Bourg-de-Four, puis c'est le retour à nos domiciles respectifs.

Cette marche jacquaire demeura présente dans ma mémoire comme l'une des pérégrinations les plus sympathiques que j'ai effectuées. Une ambiance d'amitié et d'intérêts communs entre les participants, des étapes ni trop longues ni trop courtes, de magnifiques parcours dans les forêts, une nourriture spirituelle, intellectuelle et esthétique en abondance, des conditions météorologiques idéales, une bonne organisation des repas et des gîtes (même s'ils étaient parfois un peu spartiates).

Le bon déroulement d'une telle marche nécessite une préparation soignée, et je remercie encore tous les organisateurs, français et suisses, qui ont contribué à cette réussite.

Forel, le 22 juillet 2011

Jean-Noël Antille

Annexes : Textes de méditation
Adresse des participants
Bibliographie sommaire

Samedi 2.7.10 **LE COMBAT DE MARTIN LUTHER KING**
Résumé

Martin Luther King est né le 15 janvier.1929 à Atlanta en Georgie, aux Etats-Unis d'Amérique. Ses arrière grands-parents étaient esclaves. Fils de pasteur et devenu lui-même pasteur de l'Eglise baptiste, il devint leader de la communauté noire depuis le boycott des autobus de Montgomery en Alabama en 1955. Très engagé pour les droits civiques de ses compatriotes, il rassembla des foules immenses pour des marches de protestation. Il reçut le prix Nobel de la Paix à Oslo en 1964. Pratiquant la non-violence à la manière de Gandhi, il se heurta à l'opposition farouche des racistes blancs et même de certains noirs qui prônaient le "black power". Désireux de partager la condition misérable des ghettos noirs des villes du nord des Etats-Unis, il s'installa avec sa famille à Chicago. Il fut assassiné par balle dans la ville de Memphis, le 4 avril 1968.

" Pour Martin Luther King, la non-violence n'est pas une méthode pour les lâches, au contraire. Elle est une capacité de résistance qui implique une volonté d'accepter la souffrance sans chercher à la donner en riposte. Elle est la mise en oeuvre d'une force qui s'insurge contre des situations d'injustice, mais qui veut **s'attaquer moins aux gens qu'aux forces du mal qui emprisonnent autant l'ennemi que sa victime.**"

*D'après "Prier 15 jours avec Martin Luther King" de Christian
Delorme
Editions Nouvelle Cité 1999*

Lundi 4 juillet

LE BOYCOTT DES AUTOBUS DE MONTGOMERY

Les autobus des "Montgomery City Lines" desservent la capitale de l'Alabama aux Etats-Unis d'Amérique. En 1955, comme dans presque toutes les villes du Sud, la ségrégation est appliquée dans les transports en commun. Les usagers prennent place selon l'ordre de montée dans l'autobus : Les Blancs de l'avant vers l'arrière, les Noirs de l'arrière vers l'avant. Le cas échéant, le conducteur fait reculer les Noirs pour qu'ils cèdent leur place aux passagers blancs.

Le soir du jeudi 1er décembre 1955, Rosa Parks, une femme noire de cinquante ans, couturière dans un grand magasin, femme au caractère doux et égal, est assise vers le milieu du bus. Un arrêt. Plusieurs Blancs montent. Le chauffeur demande aux Noirs installés à l'avant de céder leur place. Tous se lèvent. Rosa Parks ne bouge pas. Le conducteur répète son injonction : "Si vous ne vous levez pas, dit-il, je vous fais arrêter !"

Il y a pourtant des places libres. Mais Madame Parks est fatiguée. Elle a fait des courses après son travail. Elle se cale fermement dans son siège et répond: "Eh bien, allez-y ! Faites-moi arrêter ! " Elle n'a pas du tout prémédité son geste. Aussitôt connue grâce à un témoin des droits civiques, **l'arrestation de Rosa Parks va déclencher une colère trop longtemps contenue.**

Dès le vendredi soir, la communauté noire de Montgomery décide de lancer une campagne de boycott des autobus dont les Noirs constituent le 70 % de la clientèle. Le dimanche, l'information est répercutée lors des offices par les pasteurs, dont le jeune Martin Luther King qui deviendra leader du mouvement. Le lundi, les autobus circulent à peu près vides. Les 45'000 Noirs de la ville, plus du tiers de la population locale, ont largement répondu à l'appel.

Le boycott des autobus va durer 382 jours, dans des conditions très dures d'intimidations et de menaces. Finalement la Cour Suprême des Etats-Unis décrète que la ville de Montgomery doit autoriser les Noirs à s'asseoir dans les autobus aux mêmes places que les Blancs.

Lors du boycott des autobus, une femme noire de soixante-douze ans, interrogée sur sa fatigue, répondit avec une profondeur rebelle à la grammaire : " Mes pieds, il est fatigué. Mais mon âme, elle est reposée ".

Mardi 5 juillet

LA PAIX PAR L'EDUCATION

Perdu dans les montagnes du Pakistan, l'alpiniste américain Greg Mortenson avait été secouru par des villageois en 1998. Leur accueil chaleureux et leur dénuement l'avaient touché. Il s'est souvenu alors du dialogue d'un autre alpiniste avec le responsable d'un village et lui a demandé : " Dites-moi, s'il y a quelque chose que nous pourrions faire pour votre village, que serait-ce ? " Le villageois répondit :

" Avec tout le respect que je vous dois, Sahib, je réponds d'abord que vous n'avez pas grand-chose à nous apprendre en matière de force et d'endurance. D'autre part, nous n'envions pas votre agitation. Peut-être sommes-nous plus heureux que vous ? Nous aimerions cependant que nos enfants aillent à l'école. De tout ce que vous possédez, l'école, c'est ce que nous souhaitons le plus pour nos enfants". Greg Mortenson promit alors de construire une école.

Dix ans plus tard, quatre-vingt écoles ont vu le jour. Pendant ce temps les Etats-Unis défient le régime de Saddam Hussein en Irak et mènent la guerre en Afghanistan. De son côté, Greg Mortenson livre tranquillement bataille, à sa façon, contre les fondamentalistes musulmans. Ceux-ci recrutent souvent des jeunes dans des écoles coraniques appelées madrasas. L'approche de Mortenson s'articule, elle, autour d'une idée simple : **construire des écoles laïques et contribuer à l'instruction des enfants, en particulier des filles, les futures mères**. Cela devrait tarir le soutien aux talibans et aux autres extrémistes de ce pays, dans la zone de conflits la plus explosive du monde.

Mercredi 6 juillet

LA MISSION DE FRANCOIS DE SALES A THONON

Le 14 septembre 1594, le jeune prêtre François de Sales arrive au château des Allinges. Il était envoyé par son évêque pour ramener à la foi catholique la population de la ville de Thonon et de ses environs. En effet, la région avait été convertie de force à la réforme protestante par l'invasion bernoise de 1536. Par prudence, François loge aux Allinges, et il est obligé de se rendre à pied à Thonon et de revenir dormir au château. Non sans danger. Un soir d'hiver, rentrant très tard sur le chemin du retour, François est attaqué par des loups et forcé de se réfugier sur un arbre jusqu'au matin !

Il est conscient des périls de sa mission. "Je viens ici" dit-il, "afin d'examiner les moyens à prendre pour pourvoir le pays de médecins et de remèdes". En effet, la population restait terrifiée par les conflits armés entre catholiques et protestants. Après tant de tribulations politico-religieuses, quantité de personnes étaient devenues indifférentes, ne sachant même plus de quelle religion elles étaient. Les catholiques de la région étaient réduits à 80 fidèles, dont 50 en ville de Thonon. François fut autorisé à prêcher le dimanche dans l'unique église catholique désaffectée de Saint-Hippolyte, en présence de sept ou huit auditeurs. La vingtaine de pasteurs réformés de la ville étaient au courant de ces prédications. Mais ils avaient pris l'engagement solennel de ne jamais y assister et d'en détourner le peuple.

François décide alors de rédiger des feuilles volantes qu'il glisse sous la porte des maisons. Ces textes contiennent de multiples citations de la Bible qui provoquent le débat. Ce n'était pas un étalage d'érudition, mais plutôt "une question de bon sens et d'expérience qu'on peut résoudre sans être savant, lorsqu'on est raisonnable et qu'on a de bons yeux".

François ne refusait pas non plus les discussions avec les ministres protestants, malgré des attaques contre sa personne. En 1597, par trois fois il rendit visite à Genève au successeur de Calvin, Théodore de Bèze, âgé alors de 78 ans. Celui-ci accueillit son visiteur avec courtoisie, et **tous les grands problèmes qui divisaient les chrétiens furent abordés loyalement.**

Le 2 mai 1598 la paix était enfin signée entre les différentes puissances de l'époque. Dans ce nouveau climat, François parvint alors à mener à bien sa mission en toute sécurité. Déjà deux ans auparavant, à Noël, il avait pu célébrer la messe dans l'église Saint-Hippolyte. Après tant de sermons, de discussions et de rencontres en tous genres, soixante ans après l'invasion bernoise, le culte catholique était rétabli pacifiquement dans la ville de Thonon.

Jeudi 7 juillet

LES MERES DE LA PLACE DE MAI

La dictature argentine a gouverné le pays de 1976 à 1983. La majorité des 30'000 disparus au cours de cette période n'a jamais été retrouvée. Plus de 500 enfants ou bébés, nés de couples arrêtés, ont été séquestrés par les forces de sécurité et sous de faux certificats de naissance remis à des hommes de la marine.

Depuis maintenant plus de 20 ans, chaque jeudi à 15h30, se déroule le même défilé sur la Plaza de Mayo, au cœur de la capitale argentine. Les mères de fils et filles disparus sous la dictature militaire, réunies en cortège, « tournant » autour du monument symbole de l'indépendance du pays, face au palais gouvernemental. On les surnomme les « folles de mai ». Leur manifestation se déroule en silence. Elles portent un foulard blanc, qui est le signe de reconnaissance des « grand-mères » et arborent le portrait de leur enfant ou, plus rarement, de leur mari disparu. D'année en année, le défilé hebdomadaire réunit un nombre de plus en plus réduit de mères de disparus, en raison de leur âge avancé.

Voici ce que revendiquait l'une des femmes de la place de mai, Madame Hebe de Bonafini :

" Ce ne sont pas cent dictatures qui pourront m'arrêter, ni cent démocraties, ni une rafale de balles. Précisément parce que **je n'ai pas d'armes, mais seulement un poing fermé dans lequel je garde la vérité**. Ce poing n'est pas là pour frapper. Il est là pour s'élever avec le cri et pour ouvrir la main. Et pour faire en sorte que tous voient la vérité que je porte. Cette main va aussi indiquer et exiger ce qui m'appartient de droit : l'aveu et le châtement des crimes."

Le 10 mars 2005 le gouvernement de la ville de Buenos Aires déclara « Patrimoine historique » le pourtour du monument. Un cercle de ces foulards blancs peints sur le sol rappelle la marche inlassable et courageuse de ces femmes.

Vendredi 8 juillet

LES CERCLES DE SILENCE

Frère Alain Richard est un vénérable octogénaire à barbe blanche. Religieux franciscain, il a été prêtre-ouvrier. Ensuite il est parti travailler comme journalier dans un quartier pauvre de Chicago. Puis il s'est engagé dans les brigades de la paix en Amérique centrale. Revenu en France dans son couvent de Toulouse, il se sent interpellé par l'enfermement des sans-papiers dans des centres de détention administrative mis sur pied par l'Etat.

Un soir d'octobre 2007, il se retrouve avec sa communauté et des volontaires dans un cercle de silence, sur la place centrale de Toulouse, pour dénoncer les conditions d'internement des étrangers en situation irrégulière. Ce geste public se renouvelle désormais chaque mois, pendant une heure, au même endroit. Depuis, les cercles de silence ont essaimé en France dans plus de 135 villes et aussi en Suisse.

Que signifie ce silence ?

Les moyens employés par les associations qui dénoncent l'enfermement administratif des sans-papiers ne semblent guère efficaces, Quand les mots manquent ou quand ils ne sont plus entendus, le silence devient un cri au-delà des cris. C'est une manière de dire avec gravité que l'humanité des uns et des autres est en jeu : celle des décideurs, celle de ceux qui soutiennent leur politique comme celle des sans-papiers. **Le silence appelle à aller plus profondément en soi-même et à écouter sa conscience.** Seul face à soi-même, dans le silence intérieur, nous affrontons ces questions dans toute leur complexité. Nous découvrons alors l'ambiguïté qui est en chacun de nous. Bien sûr nous sommes touchés par l'atteinte à la dignité des sans-papiers. Nous sommes émus par leur sort. Mais en même temps nous avons peur qu'ils restent ! Le silence amène à prendre conscience de ce manque d'unité en nous et à essayer de vivre de manière plus cohérente, plus simple. La simplicité étant à l'opposé de la duplicité.

"Ces problèmes sont mondiaux et complexes, et nous ne prétendons pas avoir la solution " avoue Frère Alain. "Mais nous avons l'espoir qu'il y ait de plus en plus de gens qui s'engagent pour que les mentalités changent. C'est la condition nécessaire pour que les lois évoluent. Le chemin passe par le respect de la dignité de toute personne humaine. Cela concerne chacune et chacun d'entre nous. Telle est fondamentalement notre espérance.

"Mais on ne peut sortir d'un conflit qu'avec l'aide des opposants" ajoute Frère Alain. "C'est pourquoi nous prions pour les victimes des lois, pour ceux qui les font et pour ceux qui les appliquent. Nous invitons toutes les personnes de bonne volonté, croyants et incroyants, à nous rejoindre dans le silence".

Samedi 9 juillet

LA NON-VIOLENCE C'EST :

" Le principe de conduite, en vertu duquel on renonce à la violence comme moyen d'action politique "

Dictionnaire Larousse

" La doctrine qui recommande d'éviter la violence dans l'action politique en toutes circonstances "

Dictionnaire Robert

" C'est un chemin complexe où chacun, en s'engageant, va devoir affronter sa propre violence, comprendre ses contradictions, accepter ses échecs et se maintenir dans une dynamique d'investigation "

Hubert Auque

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

ANDERSEN, Hans Christian - Contes. - Paris, Gallimard (1996)
BERGER, Ric - La Riviera vaudoise. - Morges, Cabédita (1989)
MOTTAZ, Eugène - Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud. - Lausanne (1914-1921), 2 volumes
de REYNOLD, Gonzague - Contes et légendes de la Suisse héroïque. - Lausanne, Payot (1961)
de VORAGINE, Jacques - La Légende Dorée. - Paris, Garnier-Flammarion (1967), 2 volumes
Les Grangettes. Plaquette publiée par la "Fondation des Grangettes". Montreux (1990)
Les Guides bleus - Suisse. - Paris, Hachette (1986)
Guide culturel de la Suisse. - Zurich, Ex Libris Verlag (1982)
La Suisse. Miniatures Bucher en poésie et illustrations couleur. Lucerne et Francfort/M, Editions Bucher (1977)

Documents fournis par Jean-François
Site internet Wikipedia